

Ont ensuite été désignés pour être édités dans la collection des Méconnus :

René Behaine : *Les Survivants*. — Louis Codet : *La rose du jardin*. — Robert Caze : *La semaine d'Ursule*. — Georges Darien : *Le voleur*. — Amédée Pigeon : *Une femme jalouse*. — Jean-Louis Talon : *La Marquesita*. — Jean Variot : *Les Hasards de la Guerre*. — Théodore de Wyzewa : *Valbert*. — C.-F. Ramuz : *La guérison des Maladies*. — Blanche Rousseau : *Le Rabaga*.

Ont eu des voix : MM. Guy de Parsillé (*Histoire d'un gentilhomme de Province*) ; Raymond Schwab (*Mangealle*) ; Bernard Combette (*Desmes*) ; Jean Roanne (*Marie de Garrison*) ; Léon Cahun (*Hussan le Janissaire*) ; Albert Pinard (*M^m X...*).

§

Un prix pour les employés de librairie. — Le prix fondé l'an dernier, par M. Albin Michel, pour développer et encourager les qualités professionnelles des employés de librairie, a été ainsi attribué pour 1924 :

M^{lle} Célestine Bourgeon, employée à la Librairie Lardanchet, de Lyon (1000 francs) ; MM. Robert Leterrier, employé à la Librairie Bourson, à Compiègne (500 francs) ; Gabriel Durance, employé à la Librairie Durance, à Nantes (250 francs) ; Gérard Fouchet, employé à la Librairie Emile Paul, à Paris (250 francs).

§

Le Gondolier de Richard Wagner. — « Ganassete », le gondolier de Richard Wagner, vient de mourir à Venise à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'est, à quelques mois près, l'âge qu'avait Wagner lui-même lorsqu'il mourut. Depuis qu'il était devenu le gondolier en titre du grand artiste pendant ses séjours vénitiens, Ganassete jouissait d'une grande popularité.

Ganassete n'était qu'un surnom, dû au profil caractéristique du gondolier, comme on peut en juger d'après un savoureux croquis du peintre vénitien Luigi Favretto. Wagner avait senti l'étrange expression de cette tête, et il conseilla un jour à son fidèle ami, le peintre John Wowsky, d'en faire le sujet d'un tableau. « Peignez Ganassete, lui dit-il ; il ressemble à un vieil aigle malade. »

Pendant le dernier séjour de Wagner à Venise, Ganassete venait le prendre chaque après-midi au palais Vendramin, sur le Canal Grande, et il le conduisait jusqu'au Môle. Là, Wagner descendait et il allait faire une courte promenade sur la Place Saint-Marc ; ou bien il s'arrêtait au café Lavena, sous les Vieilles Procuraties, pour prendre un *cappuccino*, c'est-à-dire un café crème.

En 1882, la veille de Noël, la dernière que Wagner devait voir, on fit

à *Ca'* Vendramin l'arbre traditionnel. Ganassete assistait à cette fête de famille ; et le même soir, il portait au théâtre de la Fenice le maître qui dirigea en personne l'ouverture de la *Flûte Enchantée*, de Mozart, exécutée par les élèves du lycée musical Benedetto Marcello. C'était la dernière fois que Wagner montait au pupitre de chef d'orchestre. Sa santé allait en déclinant rapidement. Le 7 février 1883, jour du mercredi des Cendres, vers une heure de l'après-midi, le maître voulut faire avec sa femme Cosima une promenade en gondole. Il se fit d'abord conduire aux Zattere. La journée était claire et douce, et l'endroit encore plus fréquenté que de coutume. Wagner, heureux, dit à Ganassete qu'il se sentait bien à ce soleil chaud, au bon air, devant cet émouvant panorama. Puis il voulut aller voir le cimetière de San Michele.

Mais là, ses forces le trahirent et il s'évanouit. Le brave Ganassete aida *donna* Cosima à l'étendre sur les coussins de la gondole et il vogua à force de rame jusqu'au palais Vendramin. Ce jour-là, Wagner se remit, mais le mal le terrassa définitivement six jours après.

Ce fut encore Ganassete qui, à la gare, reçut en pleurant le cercueil du grand musicien pour le transporter au fourgon qui devait le conduire à Munich. A la fin de la cérémonie, Dino Mantovani rencontra Ganassete en larmes qui lui dit en son pittoresque dialecte :

— Ah, Monsieur, de combien de cadeaux et de caresses ne nous comblait-il pas ! Quand nous le conduisions en gondole, il nous donnait un billet de dix francs, des paquets de cigares et du tabac à priser. Et puis il fallait voir comment il nous traitait au palais ! Le soir de son concert, il nous a donné cent cinquante francs à chacun, tellement il était content et heureux. Et maintenant, pour qu'il fût encore vivant, le cher homme, je le servirais toute ma vie pour rien. Il le méritait bien, le pauvre, bon comme un ange malgré la souffrance du mal qui le tourmentait !

L'affection de Ganassete n'avait pas vu on ne voulait pas voir le côté irascible du caractère de son *paron*.

En retraçant, dans le *Feu*, les scènes de l'évanouissement et des funérailles de Wagner, Gabriele D'Annunzio les a fort dénaturées. Il fait s'évanouir Wagner sur l'affreux *vaporetto*, qui n'existait pas en 1883, et il entoure la dépouille du maître de jeunes esthètes et d'un cérémonial héroïque tout à fait imaginaires. De Ganassete, pas de trace. Qu'est-ce que cette figure pittoresque serait venue faire dans cette idéologie autobiographique et lyrique ? En 1883, D'Annunzio, qui n'avait guère publié que trois petits recueils de vers, n'était jamais allé à Venise. C'est en 1895 que se passèrent les faits réels sur lesquels il appuie le récit du *Feu*, lequel parut en 1898. A ce moment-là, le wagnérisme connaissait, en France et en Italie, un fulgurant essor.

Il y a encore, en Italie, au moins un des anciens serviteurs de Wagner. C'est le gardien du palais des Rufoli, à Ravello, au dessus d'Amalfi. Dans ce séjour merveilleux, Wagner composa une grande partie de *Parsifal*. Naturellement, le vieux gardien est intarissable en anecdotes et en souvenirs. — PAUL GUITON.

§

Casanova et Stendhal. — M. Ferdinand Boyer a publié dans la *Revue Littéraire comparée* (juillet-septembre 1923) un inventaire de la bibliothèque de Stendhal, dressé en 1842, dans son appartement de la *via delle Botteghe Oscure*, à Rome, peu de temps après sa mort. Ce catalogue est une pièce bien précieuse pour les stendhaliens, bien amusante aussi à dépouiller pour tout le monde, encore que les transcriptions ou les identifications de M. Boyer n'apparaissent pas toujours de la plus scrupuleuse exactitude.

Nous avons eu la joyeuse surprise d'y découvrir, entre les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et *Paul et Virginie*... les Mémoires de Casanova. L'amusante rencontre et le pittoresque voisinage ! L'indication exacte du catalogue est la suivante :

CASANOVA (Mémoires)..... 7 vol.

De quelle édition des fameux *Mémoires* s'agit-il ? Nous avons deux détails pour nous guider : le chiffre de sept volumes, — en admettant qu'il ne soit pas erroné, — et le fait que l'acquisition de l'ouvrage par Stendhal soit antérieure à 1842. A cette date, trois éditions des *Mémoires* de Casanova existaient en librairie : l'édition allemande en 12 volumes in-16, que publia W. von Schutz, à Leipzig, de 1822 à 1828 ; l'édition originale française de Laforgue, publiée de 1826 à 1838, à Paris, chez Ponthieu ; enfin, l'édition Paulin, à Paris, qui paraît de 1833 à 1837 et comprend dix volumes. Comme l'édition Laforgue, la meilleure, la plus répandue, la plus accessible, comprend douze tomes, il en résulte que Stendhal ne devait posséder qu'une partie des Mémoires. Laquelle et de quelle édition ?

Il faut avouer que la question est *à priori* difficilement soluble et l'on ne pourrait que l'embrouiller encore si l'on faisait intervenir des éditions qui ne sont que des démarquages des précédentes, Tournachon-Molin (10 vol. in-12), Méline (10 vol.), Cosson (2 vol.), etc.

L'édition Laforgue a paru en quelque sorte par groupes, avec des intervalles de plusieurs années entre les groupes de volumes : les tomes I, II, III, IV, en 1826-1827, chez Ponthieu ; les tomes V, VI, VII, VIII, en 1832, chez Heideloff et Campé, à Paris ; les tomes IX, X, XI, XII, en 1838, chez un éditeur de Bruxelles. Mais les groupes sont de quatre volumes et cette circonstance qui permettrait d'expliquer la présence des *Mémoires* en 8 tomes dans la bibliothèque de Stendhal ne justifie pas